

leurs, celle de Marita s'adoucit. L'enfant grandissait et avec une indicible joie, la mère retrouvait en lui les traits de celui qu'elle avait tant pleuré. Le bambino serait grand, beau et bon comme lui!

Un matin, assise sous la treille, elle tenait, caline, l'enfant entre ses bras, quand un étranger passa sur le chemin et s'arrêta.

Elle ne se doutait pas qu'elle était forte aussi. L'ombre mouvante du pampre donnait un éclat superbe à ses yeux très grands qui éclairaient son visage rugueux bruni par le hâle; ses cheveux noirs, ondulés, s'échappaient de dessous le mouchoir de toile blanche pittoresquement drapé et comme elle souriait au bambino, ses dents apparaissaient élouïssantes, derrière ses lèvres aussi rouges que les fleurs de cactus qui grimpait contre la muraille.

L'étranger était un Français du nom de Raymond Toussaint, peintre de grand talent et déjà célèbre. Il contempla longuement le tableau qu'il avait devant lui, puis tout à coup s'approcha:

— Dites-moi, ma brave femme, voulez-vous gagner un peu d'argent.

— Ça dépend.

— De quoi?

— De ce qu'il faudra faire pour cela, Votre Excellence?

— Ce qu'il faudra faire!

— Oui.

— Rien.

La jeune femme regarda l'étranger avec un peu d'inquiétude: Bien sûr, il était fou! — mais il reprit:

— Rien que ce que vous faites là. Ne bougez pas.

Et tirant un album de sa poche, il s'installa sur la margelle basse d'une petite citerne et semit à dessiner.

Tout en croquant le groupe formé par Marita et l'enfant, le peintre eut une idée subite qu'il résolut de mettre en exécution et quand il reforma son album et reprit sa promenade interrompue, il était convenu que la jeune femme viendrait chaque jour à Naples, avec le bambino, poser pour un tableau qu'il allait commencer aussitôt.

L'artiste parti, Marita demeura rêveuse, ému de cette fortune qui tout à coup lui tombait du ciel. Elle tournait et retournait la pièce de monnaie qu'il lui avait glissée dans la main en s'installant. Il lui avait dit qu'elle aurait venir souvent, que chaque fois elle recevrait une pièce semblable, et, bien qu'elle fut, généralement, peu sensible au gain, cet argent la ravissait. — C'étoit le bien-être et la sécurité pour longtemps...

Le lendemain, elle fut exacte. L'atelier était situé au second étage d'un immense et antique palais que les propriétaires, nobles ruinés, louaient aux étrangers. Il était vaste, très éclairé et installé avec un luxe qui fit s'arrêter Marita sur le seuil honteuse qu'elle était de foulé aux pieds les épais tapis levantins et les fourrures éparses sur le marbre du sol.

Un chevalier supportait la toile sur laquelle Raymond avait esquisssé déjà le tableau projeté.

C'était, — pour une église de Paris, — un sujet religieux. Depuis deux mois, il hésitait, étudiant les maitres italiens et cherchant sans la trouver, l'inspiration qui tout à coup avait surgi la veille. Il était décidé, maintenant. Ce serait une Madone : vêtue d'azur, auréolée d'or, elle tiendrait entre ses bras l'Enfant-Dieu, en une pose à peu près semblable à celle dans laquelle son modèle lui était apparu.

Et il rêvait de mettre à la fois dans son regard toute la ferveur de la mère heureuse toute l'infinité bonté de la Vierge divine.

III

Trois jours après, Raymond frappa à la porte de Marita. Il la trouva assise sur son lit, prostrée, avec un grand cercle bleu autour de ses yeux noirs, et si changée qu'il sentit une immense pitié pour cette douleur dont il était inconsciemment la cause. Il posa une enveloppe sur la table et dit :

— Voici, Marita, de quoi retourner à Naples et y vivre sans souci du lendemain. Partez, vous ne devrez plus rester à Paris.

Elle leva sur lui un regard vague :

— Vous n'avez plus besoin de moi?

L'artiste eut une légère hésitation :

— Non.

— Le tableau n'était pourtant pas fini le jour où...

— Je prendrai un autre modèle, ce qui me reste à faire est peu de chose.

Mais elle protesta : Non, elle me voulait pas qu'une autre posât pour ce tableau qui lui coûtait la vie de son enfant. Elle retournerait chez le peintre, demain, tout de suite s'il voulait... Il avait été bon pour eux. Grâce à lui, le bambino n'avait manqué de rien, grâce à lui le petit cœur aussi avait été couvert de fleurs...

Elle voulait payer sa dette en posant jusqu'au bout, — elle le voulait ; elle suppliait qu'il en fut ainsi.

Rien n'y fit, ni raisonnable ni prière. Le peintre dut céder.

— D'ailleurs j'en ai à peine pour une seconde, — dit-il, désireux d'abréger le sacrifice de la pauvre femme, — venez demain, puisque vous le voulez, après-demain vous pourrez partir.

— Ah! vous voilà Marita, je suis content de vous voir, venez, j'ai à vous parler.

Et l'entraîna dans une pièce qui semblait avoir été épargnée au milieu du démagagement général.

Ce qu'il avait à lui dire causa une grande surprise à la jeune femme : Raymond fut à Paris par des travaux officiels et

voulant à tout prix, cependant terminer sa Madone sur laquelle il fondait de grandes espérances, il lui demandait de confier à quelque parent le soin de son logis, de quitter Naples pour un certain temps et de le suivre à Paris. Elle y serait logée et nourrie ainsi que le bambino jusqu'à complet achèvement du tableau, après quoi elle recevrait autres ses frais de retour une somme ronde. Elle pourrait alors ou bien revenir à Naples, ou bien continuer à Paris son métier de modèle. Belle comme elle l'était, on se disputerait, dans les ateliers, pour l'avoir...

IV

... Et Paris la prit.

Elle arriva, encore tout éblouie du soleil Napolitain, par un temps de décembre gris et pluvieux. Elle traîna sur l'asphalte boueux son clair costume des jours de fêtes, qui faisait retourner les regards. Belle comme elle l'était, on se disputait, dans les ateliers, pour l'avoir...

Et Marita songeait...

Elle se revoyait à cette même place quelques semaines auparavant, tenant dans ses bras l'enfant cher. Elle se revoyait à une époque plus lointaine encore dans sa petite maison de Naples, avec Gino... Et tout disparaissait peu à peu autour d'elle : l'atelier, Paris, la mort du petit être, tout le passé récent, tout le présent douloureux... Elle ne sentait plus autour d'elle que le plein air... elle ne voyait plus devant elle, dans un ciel bleu, sans nuages, dans une Gloire d'or, pale, que la Vierge belle, la Madone sainte, tenant entre ses bras son enfant à elle, son bambino, qui souriait, — en l'appelaient...

Raymond s'était retourné et resta un instant terrifié devant le regard vide que Marita fixait sur le tableau commencé, puis il s'approcha doucement :

— Marita !

Comme elle ne semblait pas l'entendre, il prit une de ses mains et la sentit glacée. Puis, tout à coup, la tête de la jeune femme se pencha comme celle d'un oiseau blessé, un soupir très doux s'exhalait de ses lèvres pâles.

Et dans ce soupir, son âme s'envola.

VII

Elle vint, pâle, maigrie, ombre de la femme que Raymond avait admirée sur le seuil de sa maison, sous la tonnelle pourprée. Elle s'assit, avec une raideur d'automate, sur l'estrade ; elle s'enveloppa dans le vêtement azuré ; et comme elle cherchait la pose, ses bras se levant pour soutenir l'enfant, le peintre lui fit doucement les mains et les joignit sur ses genoux le murmurant :

— C'est bien ainsi... la tête seulement. Puis, allant au chevalet, il découvrit l'ébauche.

Un silence se fit. Cette séance exigée par la pauvre femme, en un moment de reconnaissance exaltée, était affreusement pénible pour l'artiste dont le cœur serrait sous une émotion qui faisait trembler sa main. A la fin cependant il se mit à peindre mais sans presque regarder la malheureuse qui posait devant lui.

Et Marita songeait...

Elle se revoyait à cette même place quelques semaines auparavant, tenant dans ses bras l'enfant cher. Elle se revoyait à une époque plus lointaine encore dans sa petite maison de Naples, avec Gino... Et tout disparaissait peu à peu autour d'elle : l'atelier, Paris, la mort du petit être, tout le passé récent, tout le présent douloureux... Elle ne sentait plus autour d'elle que le plein air... elle ne voyait plus devant elle, dans un ciel bleu, sans nuages, dans une Gloire d'or, pale, que la Vierge belle, la Madone sainte, tenant entre ses bras son enfant à elle, son bambino, qui souriait, — en l'appelaient...

Raymond s'était retourné et resta un instant terrifié devant le regard vide que Marita fixait sur le tableau commencé, puis il s'approcha doucement :

— Marita !

Comme elle ne semblait pas l'entendre, il prit une de ses mains et la sentit glacée. Puis, tout à coup, la tête de la jeune femme se pencha comme celle d'un oiseau blessé, un soupir très doux s'exhalait de ses lèvres pâles.

Et dans ce soupir, son âme s'envola.

EMILE ROUSTAN.

CRÉDIT FONCIER DE FRANCE

Tirages du 4 janvier

SamEDI ont lieu, au Crédit Foncier de France, les tirages suivants :

ONZE CARTES POSTALES 3 (0) (1877)

Le numéro 537.534 gagne 100.000 fr. Le numéro 519.653 gagne 100.000 francs.

Le numéro 537.534 gagne 100.000 francs.

Le